L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 4 NOVEMBRE 1888.

La Troupe de l'Opéra.

DERNIÈRE ÉTAPE.

Une dépêche datée d'un point de la Georgie—le nom m'échappe—annonce à M. Maugé que ses artistes font bonne route—tous en florissante santé, en excellente humeur. Je l'en félicite, car je puis bien le lui dire tout bas, bien bas—et il le sait de reste d'ailleurs—ces dames et messieurs sont parfois malaisés à satisfaire ; il en est qui systématiquement s'ingénient à trouver occasion de décocher quelque flèche au malheureux directeur, en dépit des grands efforts par lui multipliés pour complaire à ses pensionnaires.

Le directeur est trop souvent la tête de Turc, que l'on tamponne des poings et des pieds—au sens moral, bien entendu.

Donc tout est pour le mieux dans le meilleur des trains, et demain soir, à 7 heures 20, la troupe de l'Opéra entrera en gare. Si cela peut flatter les chanteurs qui nous viennent, je puis leur dire qu'ils sont très attendus. Malgré la fièvre quatriennale de l'élection Présidentielle ; malgré l'ardeur, l'anxiété de la lutte du second District Congressionnel, on s'occupe beaucoup de leur venue : ils font une fort sérieuse concurrence à la politique. On pourrait même écrire que ce fait éclipse pour le moment tous les autres ; c'est la question du jour. Et ma foi, ce n'est pas moi qui protesterai ; elle nous repose des autres.

Je suis heureux, pour ma part, d'apprendre que les pensionnaires de l'Opéra ne seront que, ce soir, au bout de leur voyage.

Dans l'état actuel faire la connaissance de la Nouvelle Orléans un dimanche est chose peu récréative : les effets de la loi puérile et fausse dévote qui l'attriste, qui altère sa physionomie, leur auraient sans doute cause une fâcheuse première impression.

La nuit tous les chats sont gris ; quelques hommes aussi, même avec ces rigueurs du *Sunday Law* ; permettez moi de ne pas dire *la Sunday Law* ; j'y tiens.

Quittant la gare, ils se mettront, avant tout, en quête de leurs pénates nouvelles, ils songeront à reprendre les défaillances d'une course de soixante douze heures environ. Ils ne verront donc d'abord que les restaurants, et j'imagine que ceux-ci ne leur feront pas trop ressentir le draconiane de l'ukase qui nous interdit de boire à notre grès, à notre soif.

Puis demain un beau soleil se lèvera, je l'espère, et ils pourront dans de meilleures conditions commencer à se familiariser avec la Nouvelle-Orléans, on ils vont faire campagne durant quatre mois.

Qu'ils arrivent donc et ils n'y trouveront chaud accueil de partout. Donc population qui aime intuitivement l'art et les artistes : de la presse, dont la cordialité ne se dément jamais.

Je parle ici, vous m'entendez bien, n'est-ce pas ? de la presse sérieuse, stable, influente, non pas de ces feuilles—il s'en rencontre—où se complaisent des critiques pareils à des sauterelles ou tachées autant qu'éphémères, impénitentes coupeuses de soie, ou, dit barbarisme, météores de subtilité et d'insubtilité. Cette population, cette presse viennent ici une scène lyrique ; elles en appellent la permanence. Vite elles donnent droit de cité aux individualités artistes ou directeurs—qui tentent d'asseoir cette permanence.

Oui, le public de la Nouvelle-Orléans traite les artistes avec une bonhomie que je pense presque dite familiale : le mot n'a rien d'exagéré.

A étudier la façon dont il se conduit envers ceux-ci, il semble qu'il fasse aux artistes les honneurs de son propre.

Il sait vers le 20 Décembre, on voudrait qu'ils retournassent ici un soir aussi. La bienveine est si fraîche, si continue, si entière, que les plus timides se hasardèrent aussitôt, reprenant possession d'eux-mêmes, complètement que l'adoptant qui est là, devant eux cherche dans une immense majorité, tout ce même des prétexts à succès, en supposant que les causes n'en fussent pas tout d'abord bien déterminées.

Et n'allez pas vous croire qu'on prise donnet le change à ce parterre qui juge, qui décide. Il n'a pas besoin d'adulateurs et se gausse fréquemment de ceux qui se mettent aux échasses de la popularité.

Il a beaucoup de bon sens, un goût musical et un goût littéraire rapides et sûrement, et ne se décide qu'à bien des jugements trop sévères, qui pourraient compromettre une carrière prise naïve, même n'allez pas prendre cette bienveillance fortuite pour un manque de tact ou stupidité vous lui en fausse route, je vous l'affirme.

La presse, ces dédicaces l'ont bien tout bonnement distancé ! Tâtez du pouvoir qu'elle a aux mains, et vous verrez, quand il le faut, jusqu'à l'extrême limite de l'indulgence, elle part à la découverte du bon, qu'il y a tout droit, tout d'abord, elle se plaît à le signaler.

A coup sur, elle n'indique pas, elle ne révèle pas ses dires absolus de vérité, mais de cette critique elle en fait le moins point.

Elle l'attenue, et c'est ce que ses pareil souvent le moins le blâme ne se fit guère qu'entre lesligeres. En ces conditions les débuts ne s'ont pas la pesche avec toute qu'ils sont trop fréquemment dans la province française. Notre public n'est pas favorable aux cabales, que s'il s'en organise, c'est presqu'invariablement pour la défaite.

Je ne connais pas les nouveaux artistes qui seront ici dans quelques heures, le peu que j'en sais, je l'ai appris soit par des lettres, soit par des conversations avec des amis qui les ont entendus. Je ne prédirai—il m'en faut en cela bien se garder—qu'à mon commencement de confiance. Les renseignements que j'ai, sont, en effet, à l'avantage de la troupe, m'autorisent à penser que M. Maugé, pour plusieurs chapeaux tout au moins, en la main, heureuse. Quant à Mlle Berger, Clavet, Leitinger, Mlle Hervey, Mme de Voltry, le public leur connaît, il sait déjà à quoi s'en tenir.

La poupart de ces nouveaux artistes ont fait carrière ; ils ont toucé sur des scènes qui portent avec elles leurs noms, ce qui prédisent à ceux qui savent, ceux qui ne prédisent à ceux qui savent, ceux qui ne prédisent à ceux qui savent, ceux qui ne